

## Ses écrits ont inspiré la révolution tranquille

# Georges Langlois, un homme de lettres

Par **Michel Langlois**,  
(St-Jean-sur-Richelieu)

Il y eut d'abord la Grande dépression puis la Deuxième guerre mondiale, de 1939 à 1945. La censure de guerre à peine terminée, le régime de Maurice Duplessis plonge le Québec dans la Grande noirceur. La presse de l'époque mène des batailles épiques contre les idées du régime politique en place. Les penseurs et les éditorialistes, malgré la censure de Duplessis, qui préfère la radio et plus tard, la télévision comme média, tentent de réveiller un peuple endormi. Par leurs idées, les Trudeau, Laurendeau, Pelletier, les Pierre Laporte, Gérard Fillion et autres érudits font avancer la société qui basculera bientôt dans ce qu'on appellera plus tard, la révolution tranquille.

C'est à cette époque et dans ce contexte social que Georges Langlois, un démographe, diplômé de l'École de sciences sociales de Paris, pratique, pendant plus de 25 ans, le métier de journaliste puis d'éditorialiste en chef pour le quotidien La Presse, à Montréal. Comme ses contemporains, Georges Langlois aura-t-il été un artisan de cette révolution tranquille? Probablement, selon Mme Évelyne Lapiierre-Adamcyk, la directrice du département de démographie de l'Université de Montréal, qui affirme, dans une entrevue qu'elle accordait à La Presse pour souligner en 1990, le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du département de démographie de l'Université de Montréal :

« Peu de gens savent que Georges Langlois, après avoir fait de brillantes études à Paris, au début des années 30, a publié le premier ouvrage de démographie au Québec.» Ce livre, paru en 1934, intitulé *L'Histoire de la population canadienne-française*, détruisait, pour une première fois, les mythes messianiques et autres qui couraient alors au Québec.» Elle ajoute également que Georges Langlois a, de ce fait, figuré brillamment parmi les hommes de valeur qui avaient inspiré la révolution tranquille.

Mort en 1971, le nom de Georges Langlois est encore très présent dans le monde universitaire de Montréal puisque chaque année, le département de démographie de l'Université de Montréal décerne le **prix Georges Langlois**, un prix d'excellence accordé à l'étudiant qui a obtenu les meilleurs résultats au sein de sa promotion.

L'ouvrage de plus de 300 pages, achevé d'imprimer le 15 juin 1934, dans les ateliers de l'Éclaireur de Montréal, est rapidement devenu LA référence des démographes qui se sont penchés par la suite sur l'histoire et l'évolution de la population canadienne-française.



**Georges Langlois fut journaliste et éditorialiste à La Presse durant plus de 25 ans. Démographe de formation, ses écrits ont inspiré la révolution tranquille.**

Sans verser dans les références statistiques à l'infini, l'auteur y raconte, dans un langage simple, le mouvement migratoire de la France vers le Canada et le cheminement de cette population canadienne-française en terre d'Amérique. Il aborde tous les thèmes communs à son domaine : l'ouvrage devient alors une référence.

Ce qui est surprenant, pour le lecteur moderne, c'est de constater avec quelle justesse d'esprit il tire ses conclusions sur ce qu'il qualifie de course démographique, partant de 1760 jusqu'à son époque, celle de 1930.

*«En 1760, au départ de cette véritable course démographique, nous (la population canadienne-française) bénéficions d'une avance considérable et d'une vitesse acquise sous la forme du taux de naissance le plus élevé jamais atteint par une population blanche; les non-français partis de zéro nous ont dépassé dans l'espace d'un siècle et sont devenus trois fois plus nombreux que nous en moins de deux siècles. À l'heure actuelle (1934) notre natalité qui n'est plus la première du monde, est tombée de plus de la moitié et continue de baisser – tout en restant plus forte, il est vrai, que celle des autres Canadiens. Depuis que nous sommes dépassés, notre vitesse diminue donc plus rapidement que celle de nos concurrents, tandis que l'immigration continuera de plus belle à venir accélérer l'accroissement naturel des autres groupes. Huit millions d'individus qui s'accroissent annuellement à raison de 20 par 1,000 prennent constamment de l'avance sur trois millions qui se multiplient à raison de 30 par 1,000, et notre mortalité générale, comme aussi notre mortalité infantile, est plus forte que celle des autres groupes ethniques du Canada.»*

*«Les prévisions ne font donc pas de doute sur le point de la suprématie numérique, elles ne font même pas de doute sur le maintien de la proportion actuelle de Canadiens français dans l'ensemble de la Confédération : nous sommes voués à n'être plus, avant longtemps, dans la Confédération canadienne qu'une minorité de moins en moins importante, une minorité qui, selon le vocabulaire mathématique, tend à devenir négligeable.»*

Fort de toute cette connaissance acquise sur la population Canadienne française et son évolution, Georges Langlois ouvre ensuite une fenêtre sur l'avenir dans les termes suivants :

*«Devant cette perspective, les Canadiens français doivent se camper en réaction constante, systématique, contre la tendance évidente et inévitable à la centralisation et à l'uniformisation de la Confédération. Cet exclusivisme, peut-être un peu étroit, révoltera sans doute les autres provinces, mais, teinté d'autonomisme, il assurera la survivance du français comme élément ethnique représentant en Amérique la culture millénaire dont il est issu.»*

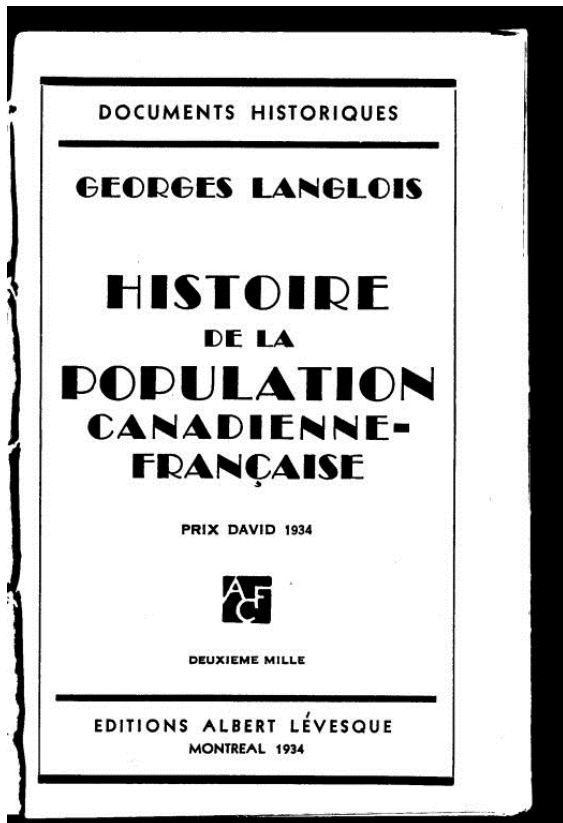
#### **Un visionnaire**

Georges Langlois anticipait donc déjà, en 1934, l'inévitable naissance d'un mouvement de revendication, pour ne pas dire de

nationalisme mené par des éléments de la population canadienne française vis-à-vis le gouvernement central de la Confédération canadienne.

«Mon père fut éventuellement un fier fédéraliste et il préconisait que le Québec se devait de revendiquer, au sein du système politique, ses "droits d'aînesse", sans équivoque et, surtout, sans malice envers les autres provinces (ce que plusieurs ont choisi de ne pas faire au fil des ans). Pour lui, c'était bien là le sens de la devise "Je me souviens". Beaucoup de Québécois aujourd'hui ne comprennent pas que les "francophones hors-Québec" puissent eux aussi se souvenir et, surtout, qu'ils puissent *vouloir* se souvenir.» Cette remarque, c'est celle de son fils, **Henri A. Langlois**, d'Ottawa, le vice-président de l'association **Les Langlois d'Amérique**. Son père, ce démographe, journaliste et éditorialiste était également un visionnaire.

Mais qu'est-ce qui a bien pu pousser cet homme érudit, diplômé universitaire et démographe célèbre à pratiquer le journalisme? En choisissant de pratiquer ce métier, n'allait-il pas à contre-courant de la tradition? Car selon



l'écrivain Jules Gabriel Janin, le journalisme mène à tout à condition d'en sortir... Chez Georges Langlois, ce fut plutôt le contraire. Ses études en démographie l'ont plutôt poussé à pratiquer l'information, fort de ses connaissances approfondies dans son domaine.

Mais selon son fils, ce sont probablement ses études classiques qui l'ont poussé vers l'écriture. Le cours classique, à l'époque, favorisait l'apprentissage des lettres, bien souvent au détriment de l'étude des sciences.

### **Henri A. Langlois**

C'est à Paris, dans la paroisse Notre-Dame, qu'est né Henri, fils unique du couple Langlois-Labelle. Car le démographe avait épousé Adrienne-Léonne l'été précédent.

«Mon père étudiait à l'École des sciences sociales de Paris à l'époque. Je suis donc parisien de naissance. Toutefois, ma naissance ayant été enregistrée au Consulat britannique à Paris, j'ai été citoyen britannique jusqu'en 1947 alors que la loi sur la citoyenneté nous a tous transformés en "citoyens canadiens" - d'un seul coup de plume!»

Rentré au pays alors qu'il n'avait que quatre ans, Henri se souvient peu de l'époque parisienne : « J'étais trop jeune et je n'ai donc pas vraiment de souvenirs de cette époque. Ma mère m'a dit m'avoir amené souvent au Jardin du Luxembourg (c'était LA sortie à faire!) où je faisais voguer mon bateau à voile dans l'étang du parc, comme tous les autres enfants parisiens.»

Dès la fin de ses études à Paris donc, Georges Langlois commence une brillante carrière de journaliste d'abord au Soleil, à Québec, puis à L'Ordre avec Olivar Asselin et ensuite au quotidien La Presse, à Montréal. Prêté au ministère de la Défense à Ottawa en 1941, il devient le courriériste parlementaire de La Presse en 1944, et éditorialiste en chef au même quotidien à partir de 1959, à Montréal.

«Probablement à cause de sa formation universitaire, mon père manifestait beaucoup de rigueur dans ses recherches et s'il avait une autre qualité pour pratiquer ce métier, c'est qu'il a toujours su protéger ses sources d'information»

En contrepartie de ses qualités, Georges Langlois avait un défaut : il était toujours en retard. «Sauf pour l'heure de tombée, de préciser Henri, mais pour le reste, il ne fallait pas trop compter sur lui.»

Fils unique, Henri se souvient de son père comme d'un père souvent absent :

«À cause de son travail il n'arrivait à la maison que tard le soir - la Chambre des Communes siégeait jusqu'à 22h00 à l'époque- plus souvent qu'autrement, on ne se voyait qu'aux fins de semaine. Il était souvent en voyage, voire même en voyage prolongé: par exemple, quatre mois en tournée avec un groupe de journalistes pour suivre Paul Martin Sr. (alors ministre de la Santé) en 1953 qui voulait "vendre" le Plan Colombo aux pays asiatiques. »

Georges Langlois était le plus jeune de deux fils :

«Mon oncle a été prêtre franciscain missionnaire au Japon de 1925 à 1945, les derniers trois ans dans un camp de concentration japonais. Il fut rapatrié "in extremis" par la Croix Rouge quelques mois avant Hiroshima (me dit-on). Une fois revenu au Canada il est resté un an à l'hôpital et ensuite une autre année dans une maison de convalescence. C'est alors qu'il a commencé ses recherches en généalogie (pour s'occuper l'esprit pendant sa convalescence) et a "découvert" Noël Langlois et qu'il m'a fait connaître mon premier ancêtre. Une fois rétabli il venait occasionnellement nous visiter à Ottawa et il me demandait de servir sa messe avant mon départ pour l'université. C'était en latin à l'époque. Il commençait en latin mais très vite il continuait en japonais, donc je ne répondais plus. Il me demandait pourquoi, je lui disais ne pas connaître le japonais, il s'excusait, continuait en latin ... et puis retournait au japonais presque en un clin d'oeil. C'était à y perdre son latin ... littéralement! Après sa convalescence, ayant pris goût à la généalogie, il a toujours continué ses recherches sur d'autres familles au Québec et ensuite en Acadie à partir de la maison de retraite des Franciscains à Fort Kent, au Maine. Il est décédé en 1969 je crois. Toutes ses fiches de recherches ont été déposées aux Archives du Québec. »



**Henri A. Langlois** - Je suis né à Paris, paroisse Notre-Dame alors que mon père étudiait à l'École de sciences sociales en démographie. Ma mère m'a dit m'avoir amené souvent au Jardin du Luxembourg où je faisais voguer mon bateau à voile dans l'étang du parc, comme tous les autres enfants parisiens.

### Éditorialiste à partir de 1959

Durant une quinzaine d'années à la Galerie de la presse à Ottawa, soit de 1944 à 1959, Georges Langlois bénéficie de l'estime et de la considération des représentants importants de tous les partis, même si tous connaissaient bien ses convictions fortement libérales. Sous la plume de Cyrille Felteau, historien à ses heures – il a écrit l'histoire de La Presse pour son 100<sup>e</sup> anniversaire – un certain « esprit de parti », d'ailleurs assez répandu à cette époque, se conciliait avec le souci d'une objectivité qui donnait à toutes les nuances de l'opinion la possibilité de s'exprimer.

Puis, à 56 ans, le journaliste est devenu éditorialiste en chef de La Presse. À ce titre, en tant que principal collaborateur du nouveau rédacteur en chef, Jean-Louis Gagnon, il participa à une transformation du journal qui, sous certains aspects, prit l'allure d'une petite révolution. Deux ans plus tard, au moment où la plupart des gens commencent à préparer de longue main leur retraite, par amitié surtout, il s'engageait dans l'aventure du « Nouveau Journal » qui devait signifier pour lui, à brève échéance, la fin de sa carrière.

Selon Cyrille Felteau, Georges Langlois était un homme attachant : gai, éloquent, chaleureux, cultivé, bon vivant, grand voyageur devant l'Éternel, sa longue expérience des hommes, de la politique et de la vie montréalaise, sa mémoire presque sans faille faisaient de lui un interlocuteur de qualité, un causeur auquel on laissait volontiers la parole.

L'une des dernières images heureuses que l'historien garde de son ami est celle de la visite qu'il lui rendit à Québec, à son bureau du ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, où il se retira comme fonctionnaire après l'aventure du Nouveau Journal qui tourna court après quelques mois seulement.

« Nous étions assis dans son bureau de Québec. Il me fit lire un article qu'il venait d'écrire, dans une publication du ministère, sur l'immeuble historique, sis Place d'Armes, face au Château Frontenac, que le gouvernement venait de restaurer avec soin et bonheur. Il était visiblement content de son œuvre, avec raison. La joie du travail bien fait brillait dans son regard. Pendant quelques heures, il s'était retrouvé journaliste, comme dans ses jeunes années. »

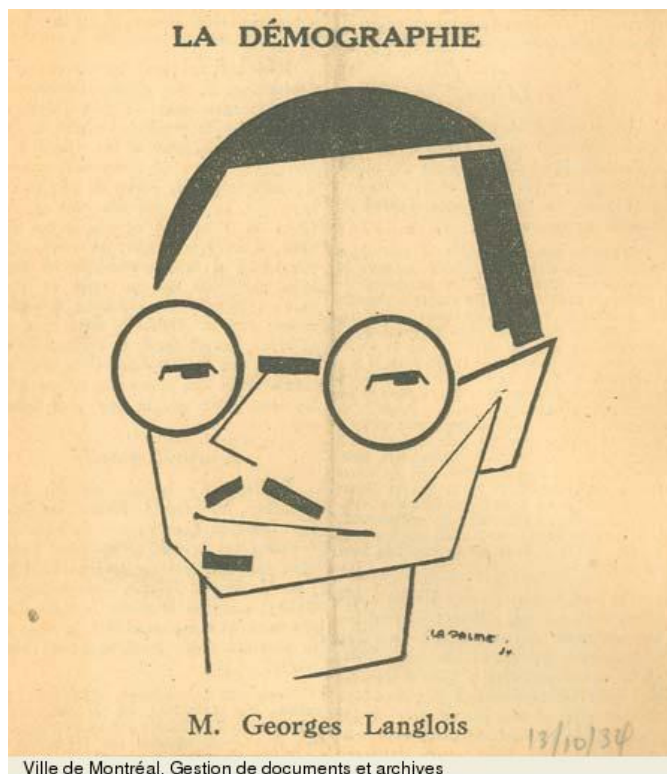
Malheureusement, sa réputation de bon vivant devait causer un lourd préjudice à sa santé :

« Mon père est mort d'une crise cardiaque, mais je n'en suis pas certain car je n'ai jamais eu de confirmation. J'étais moi-même en poste à Paris lorsqu'il est décédé, le 12 juin, 1971. Après la débâcle du Nouveau Journal il est devenu "fonctionnaire" à Québec ce qui lui était anathème, même s'il a dû s'y faire. Il n'avait jamais été assujéti au "9 à 5"! Il s'en suivit une certaine dépression qui l'a miné. En 1970, il est venu à Ottawa pour un dernier repas avec Rita et moi avant notre départ pour Paris: à le voir nous savions fort bien que c'était notre dernier contact. »

Cyrille Felteau, dans une note posthume qu'il signe dans La Presse, explique le décès de son ami comme suit :

« Telle une mante religieuse, l'actualité est une terrible dévoreuse d'hommes : on dirait qu'elle s'acharne tout particulièrement sur ceux qui ont choisi de la servir chaque jour, avec tout l'amour et le dévouement dont ils sont capables. »

\* \* \*



**GEORGES LANGLOIS selon Robert LaPalme considéré comme le Picasso de la caricature politique au Canada**